

Bernard Foutrier – **La lumière du marxisme et l'ombre du Parti** – Phénomène communiste, phénomène démocratique et phénomène totalitaire au XX^e siècle – L'Harmattan, 2016.

D'emblée, détrompez-vous ! Car malgré le caractère quelque peu énigmatique de son titre et de son sous-titre qui pourrait prêter à confusion, l'ouvrage de B. Foutrier n'est pas à ranger ni avec les mea culpa – souvent aussi pathétiques que solipsistes – de communistes repentis passés à l'autoanalyse de leurs errements, ni dans le corpus pléthorique des fossoyeurs de Marx, parmi lesquels se distinguent par leur hargne (il n'y a pas d'autre mot) les ex-maos qui tout en découvrant quelque peu tardivement le Goulag avec Soljenitsyne passèrent allègrement sous silence l'hécatombe de la « révolution » culturelle chinoise, dont ils furent les hérauts aussi vociférateurs qu'aveugles, et encore moins, et c'est le plus important, parmi ceux qui voudraient nous faire croire que toute référence à Marx pour analyser les luttes en cours pour défendre et élargir les droits des travailleurs serait au mieux hors de propos et au pire...tout simplement ringarde. Et ce en France ! dont l'histoire politique et sociale a fait l'objet d'analyses chez Marx toujours d'actualité (voir ses vues sur le bonapartisme) et où a eu lieu en mai-juin 1968 la plus grande grève de l'histoire *universelle*, comme l'a bien souligné M. Verret dans son ouvrage « *Le travail ouvrier* (A.Colin, 1982), aussi toujours d'actualité, notamment dans les chapitres « Le moment du droit », « L'exploitation générale » et « L'exploitation spéciale ».

Non, Foutrier ne remet pas un seul instant en cause son parcours de militant communiste à Migennes, à Vézelay, à l'« Huma », à Montreuil, un parcours héritier de huit générations de militants et dont sa fille, Pascale Fautrier, a retracé l'histoire avec la lucidité et l'émotion qui convenaient dans son roman « *Les Rouges* » (Ed. du Seuil, 2014). Et c'est dans ce parcours de militant qu'a sa source l'essentiel de son propos : étape par étape, preuves et argumentations à l'appui fondées sur des recherches aussi minutieuses qu'originales, démonter tout d'abord les mécanismes grâce auxquels les « héritiers » de Marx (mort en 1883) au sein de la social-démocratie allemande ont procédé à l'élaboration d'un « marxisme » *sui generis* comme doctrine d'un parti politique, une élaboration faite de reniements, de révisions, de remaniements, de bricolages, de manipulations des textes de Marx publiés de son vivant sans omettre la mise sous séquestre de nombreux manuscrits dont ils étaient les dépositaires après la mort d'Engels en 1895. Passons sur la « guerre des citations » qui débute alors, chacun allant avec son « argument d'autorité ».

Il ne s'agit pas pour Foutrier de revenir sur la question de la « fusion » chère à Lénine entre socialisme et classe ouvrière, mais de mieux comprendre les « crises du marxisme » de l'époque ; car si « crises » il y a eu, ce sont des crises *politiques* au sein des partis sociaux-démocrates en Allemagne et ailleurs dans des conjonctures économiques et sociales *spécifiques*, crises exacerbées à leur tour par la nature même de ces partis dont la nature oligarchique est soulignée par Foutrier, et ce sur la base d'une analyse critique des thèses de R. Michel sur les partis politiques. Foutrier à cet égard enfonce carrément le clou, si l'on peut dire : c'est la nature oligarchique des partis politiques qui entraîne une fossilisation en « isme » de l'œuvre de Marx, et ce malgré des percées lucides ici et là, surtout chez Plékhanov, sur ce qui est véritablement en jeu *politiquement* lorsqu'on se réfère à Marx.

Mais ce n'est pas tout car, dans un second moment, Foutrier va examiner comment la mouture spécifique « social-démocratie allemande-marxisme » prend une nouvelle forme en Russie, surtout dans les années 20 et 30 du siècle dernier, au cours de nombreux débats dont ceux quelque peu abscons entre « dialecticiens » et « mécanistes », puis lors de la « bolchévisation » de la philosophie, dirigée directement par Staline au moyen de la mobilisation des « jeunes » professeurs de l'institut des Professeur Rouges et qui culminera en 1931 lorsque le Comité Central du P.C.U.S. (d'où a été évincée la « vieille garde » bolchévique au cours de procès et de purges à répétition) s'autoproclamera « centre créateur du marxisme ». Auto-proclamation suivie en 1938 par la mise en exergue dans le « Précis d'histoire du P.C.U.S. » d'un chapitre signé Staline sur « Matérialisme dialectique et matérialisme historique », une hydre bicéphale chez laquelle le matérialisme dialectique dicte ses lois au matérialisme historique, ce qui va ouvrir la vanne des « applications » du diamat à une série de disciplines, et dont l'histoire globale reste à écrire. On le sait trop bien : cette nouvelle forme va être reprise par l'ensemble des partis communistes (structure de la IIIe Internationale oblige) et relayée par la diffusion *urbi et orbi* des fameux manuels, aussi insipides dans leur rédaction qu'exempts d'exemples *travaillés* (pour reprendre l'expression de Bachelard) dans leur argumentation et où brille par son absence la XIe thèse de Marx sur Feuerbach, à laquelle Foutrier consacre un long développement aussi détaillé que savoureux.

Bien évidemment, Foutrier est obligé de passer par la case « totalitarisme » afin de mieux cerner ce que furent les fondements du fonctionnement du stalinisme. Pour beaucoup, la question est déjà réglée, mais il n'empêche qu'on continue à buter sur la spécificité des deux régimes concernés - l'Allemagne nazie et l'Union soviétique - toujours objet de nombreux malentendus, surtout lorsqu'on veut faire de la notion de « totalitarisme » d'Arendt un élément *d'analyse historique* des rapports entre idéologies, partis, et structures étatiques.

Comme le montre Foutrier pour le cas de la France nous sommes confrontés à une histoire d'une très grande complexité, faite de remaniements, d'ouvertures, de clôtures, d'exclusions et périodiquement de retours en arrière symptomatiques. Un seul exemple : l'ouvrage « Matérialisme et empiriocriticisme » de Lénine de 1908 portant sur la « crise idéologique » (encore une !) au sein du parti social-démocrate russe qui devint dans les années 20 la référence essentielle des philosophes marxistes russes (avec des traductions en allemand, anglais et français entre 1927 et 1929) redécouvert par L. Althusser presque 60 ans après (!) pour reprendre la thèse de l' « esprit de parti » en philosophie...Décidément, on a beaucoup tourné en rond...

A une époque où l'on est obligé de constater que la « culture générale » est pratiquement inexistante et qu'il n'y a que l'ignorance qui soit générale, Foutrier nous invite à approfondir les recherches sur une question essentielle : la relation entre les partis politiques et les doctrines auxquelles elles font référence dans des contextes critiques. En 2017, lorsqu'on va (?) célébrer le centième anniversaire de la Révolution d'Octobre nombre des questions soulevées par Foutrier seront sans doute à l'ordre du jour. Mais d'autres questions seront mises sur le tapis par la droite et l'extrême droite et qu'il convient de

prendre au sérieux : la définition oligarchique d'une « identité française » et parallèlement l'élaboration d'un soi-disant « nouveau » récit national qui risque d'effacer aussi bien le rôle clé des travailleurs pour affermir la démocratie que certains moments clés de la cristallisation politique de l' « esprit » de révolte (comme par exemple la Commune de 1871 et bien évidemment « mai 1968 ») . Il faut s'y prendre à temps pour contrer cette véritable « révision » de l'histoire de la France si l'on ne veut pas courir le risque d'un retour aux heures les plus sombres de la République.

René Zapata

(auteur des « Lutttes philosophiques en URSS 1922-1931 »,PUF, 1983 et de « La philosophie russe et soviétique », collection « Que sais-je » ,PUF,1988.)